

Louise Ramier

partition

louise bottu

portée 1

Parfois je mets la tête dans la cuvette. Ça a commencé un jour d'été, il y a un début à tout. C'est ce qu'on dit en tout cas, un début à tout. En fait c'était la nuit, une nuit chaotique, une nuit agitée. Il y a, il faut, on dit l'un ou l'autre indifféremment, ce n'est pas la même chose, pourtant, pas exactement, pas la même chose, non, j'y reviendrai. Donc la nuit. Une nuit d'été, d'automne, je ne sais plus, les saisons se chevauchent et les dates changent tout le temps. Une nuit chaotique, une nuit agitée, tout qui tourne et l'envie de vomir mais ça ne vient pas, rien à faire ça ne vient pas. Le tournis s'éternise, et la position. À genoux, les avant-bras sur la lunette, les mains crispées, des mains qui agrippent l'abattant, la tête enfouie dans la cuvette je vois le visage et dans le visage l'œil, l'œil dans le reflet qui fixe mon œil. La nuit, la nuit ou le matin, on passe de l'une à l'autre insensiblement, ce serait le début, disons, il faut bien un endroit, un moment, une phrase et commencer, ce serait un début, disons, un début comme un autre, il en faut un il y en a un, il y en a il y en aura d'autres, déjà sans transition on passe on est passé de l'un à l'autre et tout revient, tout recommence à zéro, comme avant ou presque.

Parfois je mets la tête dans la cuvette et j'aime ça. Ou c'est l'habitude. Parce qu'il faut dire, je n'ai pas aimé ça tout de suite, non, même que la première fois je n'ai pas aimé ça du tout. Je n'avais pas la moindre idée du pourquoi, pourquoi là, pourquoi la posture, aucun souvenir de ce qui précédait, prisonnier de la position, d'un présent figé, prisonnier sans espoir d'évasion, trop d'efforts, pas le courage. Le temps passait, pourtant, à peine mais il passait. Le temps passait sans que rien ne se passe, pas l'ombre d'un renvoi, d'une régurgitation. En me voyant dans cette position ridicule – me voir, oui, que faire d'autre ? – j'en oubliais un peu le tournis, un peu seulement, mais ce peu-là n'était pas négligeable, non, pas négligeable. Le temps passait imperceptiblement, présent sans fin d'un épisode sans fin, ou je l'ai oubliée. Un goût amer d'inachevé et de reflux. De reflux contrarié. Quelques semaines plus tard l'envie m'était venue de la revivre, la même situation, oui, la revivre, quelques semaines ou quelques jours plus tard, probablement une affaire de jours plus que de semaines, très vite, c'est sûr, ça m'avait étonné, doublement étonné, à cause du délai, à cause de l'envie, surtout, l'envie elle-même, vouloir me retrouver dans la même

position ridicule, incongrue, pourquoi ? Il n'y a pas de pourquoi, on le dit parfois, dans l'entrelacs de causes agglutinées difficile d'en isoler une et de la préférer, trop complexe, ou trop simple, difficile aussi de trancher, quoi qu'il en soit j'en éprouvais l'envie, on peut parler d'appel et tant pis pour l'emphase, être à genoux, la tête dans la cuvette mais sans le malaise, sans la nausée. En plus détendu, quoi. Et pas seulement la nuit, dans la journée, dans la journée aussi, en pleine lumière. Je m'y suis mis. Une fois, deux fois et davantage. La position, j'en étais arrivé à la pratiquer régulièrement sans m'en rendre compte. Il ne m'a pas fallu longtemps pour que j'en fasse mon exercice numéro un. Ça s'imposait, ça allait de soi. Il faut dire qu'elle me plonge dans un état, peut-être à cause du sang qui monte à la tête, ou qui descend, si on préfère, enfin qui va dans la tête, ou qui vient, c'est selon, quand on veut croire à une explication concrète, presque matérielle, raisonnable ou qui semble l'être, on est prêt à tout gober, d'un autre côté il faut bien croire à quelque chose, un drôle d'état, c'est certain, elle entame un peu ma tranquillité et en même temps elle la renforce, elle la renforce en l'entamant, c'est comme ça, ça ne s'explique pas. Elle la

renforce, allez, c'est abusif, sans doute exagéré, disons qu'elle l'entretient. Elle la renforce, elle l'entretient... j'en ai besoin, c'est tout. Une question d'équilibre. D'autres font du sport je n'aime pas le sport, des mots fléchés ou du yoga je ne suis pas mystique pour un sou, le train démarre à peine je m'assoupis, je m'endors instantanément à cause du roulis, je prends rarement le train, cela dit, par besoin, uniquement par besoin, nécessité fait loi, ça c'est ma grand-mère, elle fait collection de proverbes et je ne voyage que contraint, nous ne sommes pas tous logés à la même enseigne, l'enseigne puisqu'on en parle, l'enseigne au masculin c'est par vocation, parfaitement, vocation, qu'on ne vienne pas ici me parler de métier, je voyage par besoin certains c'est par plaisir, par plaisir oui, la bougeotte au point de courir, tout bondé aux relents de fécal, de graillon, de charogne, de courir après la clameur, les couloirs étroits, mais ce sont des détails, il n'y a là rien de neuf, les couloirs sont toujours trop étroits et les odeurs, bouffe et merde mêlées, c'est la routine, le train-train de tous temps à jamais, parfum de rose et goût de sang, ça ne date pas d'hier, l'essentiel n'est pas là, courir, courir après, j'y reviendrai, plutôt que le train je prends la position,

ridicule un peu, inconfortable aussi, mais la solitude, l'immobilité, c'est quelque chose l'immobilité, on pense à la statue, à la pierre, atteindre au minéral ce n'est pas rien, tout de suite on frôle la perfection. Perfection c'est vite dit et l'immobilité, bah, rien qu'un leurre, autour de sa chambre ou dans la cuvette c'est toujours une espèce de voyage, voilà ce qu'on dira si on aime ça, les comparaisons, les analogies. Une espèce de voyage ? sans la valise alors, sans les emmerdements, un voyage vertical si l'on y tient vraiment, à l'idée du voyage, si l'agitation on ne peut pas s'en passer, divaguer en bougeant, bouger en divaguant, si on ne peut pas faire autrement, un voyage vertical et qu'on le veuille ou non, immobile, je maintiens, immobile ou pas loin, pas tellement loin de l'immobilité, le fond qui se trouble, le trouble qu'on brasse, quelque chose qui remonte, indéfinissable, mystérieux si on aime le mystère, si on en voit partout tout le temps et à tout prix, les mots qui affleurent, éclatent à la surface, quelque chose qui remonte ou bien c'est le contraire, on s'y enfonce, on s'y perd, les mots qui éclatent à la surface ou c'est l'inverse, soi-même éclaté dans les mots, des mots qu'on prend pour des souvenirs diffus, je ne sais pas si ce sont des

souvenirs, de vrais souvenirs, je veux dire, je n'aime pas les souvenirs, disons des rêves plutôt que des souvenirs, je ne raffole pas non plus des rêves, ni des rêveries, frustes et présomptueuses, un peu mécaniques, turbulentes, distraites, sans discipline, non, rêves et souvenirs, rêveries, ça ne rend pas, ça raconte des histoires, alors ? c'est mieux, on approche on dirait, on est plus près de la réalité quand on dit ça raconte des histoires, mais les histoires m'ennuient, plate mise en scène de la frousse, être ou ne pas être, le voyage c'est pareil, partir un peu c'est ne pas mourir, ici ou là-bas on est toujours là, la preuve en photos, et puis ce n'est pas vrai qu'on colle à la réalité en disant ça raconte des histoires, ça se saurait si les mots collaient à la réalité, les mots collent à la langue et des lèvres au réel la distance n'est pas grande, elle est infranchissable, et puis le réel, rien qu'un mot, un mot comme un autre, le poète dit le respecter sans y avoir jamais cru mais bon, y croire ou pas c'est une autre histoire et des histoires, ici, ça n'en raconte pas, on ne peut pas dire, pour commencer pas franchement de début, on dit qu'il y en a un, qu'il en faut un à tout, ce n'est pas la même chose pourtant, j'y reviendrai, ici il n'y en a pas, pas un début un

seul et basta, non, toute une palanquée, ce qui revient au même, pas de début pas de fin non plus, pas de suspense et pas de grandes phrases, des mots de tous les jours éparpillés, tout-venant capricieux, un labyrinthe, pas le mot qu'on case à droite et à gauche, non, un vrai, Crète ou Lemnos, un réseau machiné de sorte que l'issue, macache pour la trouver, un enchevêtrement d'immeubles, de rues, de terrains vagues et de vagues jardins, un paysage aux airs de dédale, de ce côté, de l'autre, quand on arrive au bout, qu'on pense y être, un dédale tout neuf identique à l'ancien à trois bâtiments près, pas de début, pas d'entrée, le labyrinthe on y est, on y a toujours été, pas d'issue on le sait, malgré tout on la cherche, on s'acharne, il faut bien s'occuper, faire quelque chose, un labyrinthe, oui, le mot se discute ? les autres aussi, tous les mots se discutent mais on est trop pressé pour s'attarder, pressé d'aller au bout, le bout, tiens, il y en aurait à dire, sur le bout, d'abord en finir avec

le labyrinthe, ce mot qu'on met partout pour dire c'est pas si simple, on n'en sortira pas de cette situation, on le sait bien que rien n'est simple, de celle-là ou d'une autre on n'en sortira pas, d'aucune situation, le labyrinthe est tout et tout est labyrinthe alors on saucissonne, on en prend juste un bout, de ce bout on fait toute une histoire, une histoire bidon, les histoires sont toujours bidon, on invente, on s'invente, on y croit, mais dans la cuvette pas question d'histoires, ou par plaisanterie, dire c'est des histoires pour le côté vaseux, tout ça c'est du vent, rien du tout, dénigrer, parce qu'ici, pas d'histoires, non, surtout pas, il y en a déjà trop partout, vulgaires, sans intérêt, plus débris que fragments, la nécrose fringante, ici ? des sensations, des bribes sans queue ni tête, du fuyant, la tête dans la cuvette et une vague atmosphère, des lapins égarés tournent en rond, deux impressions floues, un regard, une grand-mère, des têtards, un jardin, un vieux, un bar et le tournis, tout se répète, se mélange, se disloque, des roses du sang et des lapins aveugles, pour finir se dissout et moi, pas de quoi faire une histoire, non, vraiment pas, et pourtant, trois riens suffisent et l'empreinte d'un geste, on en bricolera une, c'est sûr, on ne pourra pas s'en empêcher.

portée 2

etc.

*lorsque avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes
échevelé livide au milieu des tempêtes
Caïn se fut enfui de devant Jéhovah*

le soir tombe

femme et fils fatigués

hors d'haleine etc.

dormir dormir sur place à même la terre

Caïn lève la tête

l'œil grand ouvert le fixe

il réveille femme et fils etc.

la fuite etc.

atteint le bord de mer *Arrêtons-nous l'asile est
sûr nous avons atteint les bornes du monde*

s'assied

voit l'œil à la même place à l'horizon

lunette 1 : petite lune ; diminutif de lune

pris de frissons demande qu'on le cache

dit à Jabel etc. *Étends de ce côté la toile*

on fait un mur flottant le fixe avec du plomb

Vous ne voyez plus rien ?

c'est Tsilla qui demande la fille de ses fils

Je vois cet œil encore ! c'est Caïn qui répond

*lunette 2 : plaque de verre ou de métal poli
d'un miroir circulaire*

Jubal construit un mur de bronze etc.

Toujours cet œil qui me regarde !

derrière le mur Caïn se désespère etc.

*lunette 3 : instrument grossissant la vue
d'objet lointains (lunette astronomique ou
d'approche)*

Hénoch etc. propose une citadelle

bâtir une ville etc.

la fermer

Tubalcaïn père des forgerons la construit

ses frères chassent ceux qui passent

ou leur crèvent les yeux

lunette 4 : partie du siège d'aisance

on a lancé des flèches aux étoiles

le granit a remplacé la toile

l'ombre des tours noircit la campagne

la ville évoque l'enfer

le fruit de l'arbre de la connaissance n'est pas
le fruit de l'arbre de la connaissance
c'est pourquoi on l'appellera
graine de folie

*avoir à l'œil boire à l'œil aux yeux de avoir
des yeux derrière la tête des yeux dans le dos
des poches sous les yeux des yeux de chat
arracher les yeux avoir l'œil la larme à l'œil
œil pour œil dent pour dent ne pas fermer l'œil
bon pied bon œil un compas dans l'œil
arracher les yeux un œil au beurre noir faire
de l'œil le coup d'œil voir les choses d'un bon
œil d'un mauvais œil le doigt dans l'œil à l'œil
bon œil arracher les yeux avoir l'œil avoir le
mauvais œil ouvrir l'œil avoir les yeux plus
gros que le ventre ne pas avoir les yeux en
face des trous loin des yeux loin du arracher*

[...]

intermezzo

Vous y étiez ?

J'y étais.

Nous nous sommes certainement croisés.

C'est possible.

Vous étiez sur l'affaire, comme moi.

Oui.

Nous faisons la même chose.

Je ne dirais pas ça.

Recherches, investigations, enquête...

Nous n'avions pas les mêmes éléments.

En partie, oui.

En partie seulement.

Ça n'empêche pas.

Peut-être, peut-être pas.

Vous avez découvert le fin mot de l'histoire ?

Je ne le cherchais pas.

Parfois il vient tout seul.

C'est vrai, un mot en appelle un autre, les choses s'enchaînent...

C'est ça, les mot s'enchaînent et les choses suivent.

Nous n'avions pas le même objectif.

Nous nous sommes certainement croisés.

Ou plus encore, qui sait.

Je vais vous dire, je trouve étrange que vous soyez toujours présent quand cela se produit.

On peut en dire autant à votre endroit.
Nous nous ressemblons tant.
Vous trouvez ?
On pourrait nous confondre.
Vous le pensez vraiment ? Vous pensez que nous-
même nous pourrions nous confondre ?
Je vous l'ai dit, nous faisons la même chose.
Nous n'avons pas le même objectif.
Voir. Comprendre. Agir.
Voir Naples et mourir.
Pas mal comme titre !
Déjà pris.
Occhio per occhi...
Coupez !